

Romeborn, Andreas & Bladh, Elisabeth (eds.) 2020, *Romanistiken i Sverige. Tradition och förnyelse*. Göteborgs universitet, Acta universitatis gothoborgensis, Romanica gothoborgensia LXXV.

Le présent volume est le résultat de la conférence quasi éponyme : « *Romanska språk i Sverige – tradition och förnyelse* » (Les langues romanes en Suède – tradition et innovation), conférence organisée les 20-21 avril 2017 au Département de langues et littératures, l'Université de Göteborg. Après une Introduction, le volume contient 18 contributions, toutes rédigées en suédois et réparties sur trois grandes sections : I L'histoire de la romanistique suédoise des cent premières années (1860-1960) ; II La romanistique en tant que discipline académique : identité et domaines de recherches ; III L'enseignement des langues romanes dans les universités suédoises : perspectives historiques et actuelles. L'ouvrage se clôt sur des réflexions synthétisantes (par un des éditeurs) et une présentation des contributeurs.

Comme le souligne Hans Kronning, dans un prolégomène à sa présentation d'un nouveau projet de recherche (voir plus loin), le terme « romaniste » couvre en fait plusieurs notions : a) personne étudiant *une* langue ou *une* littérature romane ; b) personne étudiant une suite de langues ou de littératures romanes ; c) personne comparant, sur un ou plusieurs points précis, deux ou plusieurs langues, littératures ou cultures romanes ; d) notion chapeautant a)-c). Le terme « romanistique » présente en principe la même ambiguïté, tout en fonctionnant, semble-t-il, en Suède surtout comme nom d'un domaine de connaissance ou d'une communauté scientifique. Cependant, alors qu'auparavant cette communauté scientifique en linguistique pouvait être vue comme relativement homogène – caractère historique/étymologique/philologique – ,de nos jours les communautés scientifiques romanistes paraissent surtout axées sur différents paradigmes méthodologiques comme la syntaxe/sémantique, l'analyse du discours, l'interaction, l'acquisition et apprentissage des langues. Cette collaboration méthodologique excédant souvent le cadre roman, la langue véhiculaire tend alors à devenir l'anglais.

Dans la première section du volume, Lars-Göran Sundell rend compte de l'histoire de la romanistique suédoise des cent premières années (1860-1960), vue à travers d'une part l'établissement de chaires à Uppsala et Lund, d'abord, à Göteborg et Stockholm ensuite ; d'autre part l'inspiration fournie par de grands noms de la romanistique européenne, comme Friedrich Diez et Gaston Paris, ce dernier ayant eu plusieurs disciples suédois. Ainsi, les premières chaires suédoises, en « linguistique néoeuropéenne et littérature moderne », comprenaient aussi bien les langues romanes que les langues germaniques ; la division entre les deux familles se fera une trentaine d'années plus tard. Parmi les plus grands noms de cette période, on notera Emmanuel Olde et Edvard Lidfors à Lund, P. A. Geijer et Carl Wahlund à Uppsala, Johan Vising à Göteborg. Au XXe siècle, l'orientation

historique et comparative, avec des noms comme Erik Staaf, Johan Melander, Paul Falk et Bengt Hasselrot, cédera la place, d'abord avec Alf Lombard à Lund, ensuite au début de la deuxième moitié du siècle, surtout à Uppsala avec des noms comme Arne Klum et Lennart Carlsson, à la syntaxe de la langue contemporaine.

Dans la contribution suivante, Dan Nosell retrace la carrière de Edvard Lidforss, romaniste qui tout en ayant débuté par une thèse soutenue en 1866 en syntaxe du français du XVI<sup>e</sup> siècle et professant un grand intérêt pour les langues germaniques (anglais, allemand, gothique) vint à se tourner vers la péninsule ibérique, un intérêt qui eut comme résultat d'une part plusieurs études philologiques en hispanistique, d'autre part un contact intense avec la Catalogne et de la sympathie pour le mouvement néocatalan. Vers la fin de sa vie, Lidforss se distingua comme spécialiste, à l'Institut Nobel de l'Académie suédoise, de la littérature française et espagnole<sup>1</sup>.

La romanistique à l'Université de Göteborg (jusqu'en 1954 dénommée « Göteborgs högskola ») est traitée ensuite : dans sa contribution, Ulla Åkerström souligne l'importance, pour la présence de l'italien, de personnalités comme Anna Ahrenberg, Ebba Atterbom, le professeur des langues classiques Vilhelm Lundström, Axel Boëthius et l'armateur Dan Broström, tous au nombre des fondateurs de l'association suédo-italienne (1925). L'histoire de l'italien à l'Université de Göteborg s'écrit à travers ses maîtres de conférences italiens, dont le premier fut embauché grâce à une donation d'Anna Ahrenberg. Il faut cependant ajouter aussi que le professeur en langues romanes Karl Michaëlsson donna pendant plusieurs périodes des cours et séminaires italiens, et que le département eut sa première – et jusqu'à nouvel ordre la dernière – chaire d'italien dans les années 2000.

Anna Svensson décrit le développement, à Göteborg, des études supérieures de l'espagnol et du portugais, développement dû à plusieurs personnes qui sans avoir soutenu de thèse enseignèrent aussi bien à l'École des Hautes Études Commerciales (avec l'Institut Ibéroaméricain) qu'à l'Université, comme Matilde Goulard, Börje Cederholm et Arne Lundgren. Après une première thèse de doctorat en espagnol sortie en 1974 (Per Rosengren), le premier à occuper une chaire en espagnol établie pourtant dès 1981 fut Ken Benson (1993). Le susmentionné Arne Lundgren fit preuve d'une carrière romaniste très diversifiée : enseignant, correspondant commercial, traducteur, critique, éditeur... Comme traducteur, Lundgren se fit remarquer surtout comme promoteur d'écrivains portugais et brésiliens.

Iah Hansén, également à l'Université de Göteborg, rend compte de l'histoire du français à travers trois personnalités académiques dont elle a suivi elle-même l'enseignement : les professeurs Hans Nilsson-Ehle et Gunnar von Proschwitz, et le « docent » Sven Andolf. Si le premier fut surtout syntacticien (en français, mais

---

<sup>1</sup> Le catalan est en Suède enseigné uniquement à l'Université d'Uppsala.

aussi en italien) et le troisième spécialiste notamment d'ancien français et d'histoire phonétique, le deuxième fut dix-huitiémiste, estimé par la communauté scientifique internationale comme un des meilleurs connaisseurs du Siècle des Lumières. Après quelques années comme professeur de littérature française à l'Université d'Uppsala, von Proschwitz fut nommé professeur de langues romanes, notamment le français, à Göteborg.

Dans la contribution qui ouvre la section II (« La romanistique en tant que discipline académique : identité et domaines de recherches »), après avoir souligné le fait que la romanistique comparative – le sens c) ci-dessus – occupe une position extrêmement faible en Suède, Hans Kronning présente un projet très ambitieux, mené à l'Université d'Uppsala et qui vise à contribuer à améliorer cette situation : une vaste étude empirique et théorique des constructions conditionnelles en français, en italien et en espagnol, son objectif étant de rendre compte, dans ce domaine syntaxique, de similitudes et dissimilitudes sémantiques, pragmatiques et variationnelles.

Ayant mené des recherches aussi bien en linguistique qu'en littérature et en philosophie du langage<sup>2</sup>, Björn Larsson discute dans sa contribution le développement académique des langues romanes en Suède ; d'une part la difficulté de plus en plus importante de se distinguer comme chercheur compétent dans plusieurs langues romanes en même temps ; d'autre part l'éternel problème du tir à la corde – épistémologique, méthodologique et économique – entre science linguistique et science de la littérature. Pointant la grandissante spécialisation théorique et méthodologique, dans les deux champs scientifiques, et constatant la difficulté de se tenir à jour au front des recherches dans les deux, Larsson persiste toutefois à militer pour un maintien des deux domaines, linguistique et littérature, au sein des départements romanistes, ces deux champs scientifiques ayant selon lui beaucoup à gagner en collaborant (cf aussi ci-dessous Sundell et Tegelberg).

Dans quatre textes qui entre autres touchent aux mêmes problématiques que celles discutées par Kronning et Larsson, Lars-Göran Sundell et Fanny Forsberg-Lundell discutent la romanistique en tant que discipline académique : son éventuelle unité et son identité ainsi que sa pertinence aujourd'hui. Forsberg-Lundell souligne l'importance d'abord de l'établissement à Stockholm d'un département d'études romanes et classiques ; ensuite de projets de recherches communs, centrés sur des paradigmes épistémologiques et méthodologiques différents comme l'acquisition et l'apprentissage des langues ou l'analyse du discours politique, les données empiriques de ces deux projets étant cherchées dans plusieurs langues romanes, sans que pour autant l'objectif soit comparatif dans le sens classique du terme.

De même, la réalisation à Stockholm, avec la collaboration des universités de Växjö, de Mälardalen et de Karlstad<sup>3</sup>, de l'école doctorale nationale en langues

---

<sup>2</sup> Pour ne pas mentionner son activité comme romancier.

<sup>3</sup> Intéressée au début du projet, Höghskolan Gävle ne présenta par la suite aucun candidat doctoral en langues romanes.

romanes (« FoRom », 2001-2014), si elle a produit pas moins de 28 docteurs romanistes, les thèses soutenues ne sont pas à classer dans la romanistique comparative ; en revanche, ce projet a contribué à créer, comme le souligne Forsberg-Lundell, une communauté scientifique de même qu'une intercompréhension renforcée au niveau des langues romanes, en dehors de la propre spécialité de chacun des nouveaux docteurs. Toutefois, selon l'opinion de Sundell, un futur retour à une romanistique comparative, avec des postes correspondants, n'est pas très probable, étant donné entre autres la croissante spécialisation théorique et méthodologique (cf plus haut Larsson !).

Le domaine de l'acquisition et l'apprentissage des langues romanes, une orientation des recherches appartenant à la linguistique appliquée qui a débuté en Suède dans les années 80, reçoit un chapitre particulier, rédigé par Jonas Granfeldt, de l'Université de Lund, qui avec l'Université de Stockholm a fait œuvre pionnière sous la direction et la collaboration des professeures Suzanne Schlyter (Lund) et Inge Bartning (Stockholm). En effet, grâce aux recherches menées par des linguistes à Stockholm sur le suédois L2, ce domaine s'est développé fortement dans les années 90 et 2000, avec un nombre impressionnant de thèses de doctorat depuis 1997. Preuve supplémentaire de son impact, ces chercheurs ont par la suite réussi à obtenir d'importants moyens financiers externes, accordés par de grandes fondations de recherche. Granfeldt conclut en exprimant le souhait d'une nouvelle orientation des recherches vers la didactique des langues.

Le dernier texte de la deuxième section, rédigé par Elisabeth Tegelberg de l'Université de Göteborg, est consacré aux recherches romanes suédoises en science de la littérature depuis 1945, avec un focus particulier sur la situation à l'Université de Göteborg. Si le nombre d'études romanes littéraires est peu importante jusqu'à cette année-là – à part certaines d'entre elles à caractère philologique et d'édition de textes anciens –, la situation change notablement dès les années 80. D'abord, sous le professorat de von Proschwitz, dont les recherches sur la *Correspondance littéraire secrète* inspirèrent plusieurs thèses de doctorat françaises; ensuite et surtout, dans les années 2000 et sous la direction d'Eva Ahlstedt pour le français et de Ken Benson pour l'espagnol, les recherches littéraires, avec une gamme de sujets considérablement élargie, en vinrent à dominer dans les deux langues. Quant à l'italien, on note une seule thèse littéraire, soutenue en 2002.

Dans une comparaison avec l'Université de Stockholm, Tegelberg constate que la romanistique, au sens général, bénéficie là d'une position beaucoup plus forte qu'à l'Université de Göteborg – en plus du français et de l'espagnol, on y remarque aussi plusieurs études en italien et en portugais – et que la répartition entre études linguistiques et études littéraires y est plus équilibrée, ce qu'elle explique par d'une part la participation aux deux écoles doctorales nationales, axées avant tout sur la linguistique ; d'autre part par l'initiation de plusieurs grands projets de recherches financés par des fonds extérieurs (acquisition et apprentissage des langues ; analyses discursives ; études sur les langues parlées), lesquels ont fortement

contribué à la nomination officielle comme « excellente » de la linguistique romane stockholmoise.

La troisième et dernière section est donc consacrée à des perspectives historiques et actuelles sur l'enseignement des langues romanes dans les universités suédoises : programmes, crédits et différents types de cours, traditionnels et innovateurs, types d'examen. Dans un premier article, Katharina Vajta, de l'Université de Göteborg, discute le développement historique de la conception des programmes, influencé par les diverses réformes des années 2000 : la réforme dite de Bologne (2007) et celle dite d'autonomie (2011). À partir de ces dernières, les programmes seront formulés en termes de contenus, de résultats escomptés et réels, comme de compétences génériques.

Les programmes, les crédits et les résultats escomptés et réels sont également traités par Deborah Rottenberg, de l'Université de Stockholm, dans une comparaison détaillée entre les quatre langues romanes enseignées au Département d'études romanes et classiques dans cette université. Elle y constate entre autres que les composantes pratiques fondamentales de la compétence langagière – compréhension orale et écrite ; production orale et écrite - reçoivent une pondération qui n'est pas identique d'une langue à l'autre.

Gunilla Ransbo, de l'Université d'Uppsala, rend compte de l'introduction, à Uppsala au début des années 2000, de cours de français pour débutants, introduction due à la diminution progressive et persistante du nombre d'étudiants ayant acquis des connaissances de base dès le lycée. Avec le temps, ces cours en sont venus à occuper une place de plus en plus importante parmi les activités du département. En comparant deux méthodes pour débutants publiées avec cinquante années de distance, Ransbo illustre le développement de la conception de la compétence et l'apprentissage langagiers: d'une part la méthode dite directe ou « audio-linguale », fondée sur la linguistique structuraliste avec ses exercices d'imitation et de répétition, le tout avec un vocabulaire plutôt réduit ; d'autre part, la méthode dite communicative, qui doit être travaillée dans des contextes et des situations interactives aussi authentiques que possible et avec un vocabulaire très riche.

L'enseignement et l'apprentissage du vocabulaire se trouvent précisément au centre de la contribution suivante, rédigée par Christina Lindqvist et Mårten Ramnäs, de l'Université de Göteborg. Il se trouve, selon ces auteurs, que tandis que les recherches internationales portant sur ce domaine ont connu pendant les dernières décennies un important essor, l'enseignement explicite et méthodique du vocabulaire est plutôt rarement pratiqué dans les départements de langues, au moins en ce qui concerne le français ; l'apprentissage du vocabulaire est laissé à l'étudiant à travers la lecture de textes, fictionnels et non fictionnels. Les auteurs discutent par la suite l'importance, pour la compétence communicative, notamment la compréhension de textes, du volume du vocabulaire, ainsi que les différentes estimations qui ont été faites de celle-ci, au niveau du collège/lycée et aussi au niveau de l'université. Les auteurs pointent le fait que le nombre de pages de textes

exigé pour le premier semestre des études de français en faculté a fortement diminué depuis les années 70 : de 3.500 pages celui-ci est descendu jusqu'à 700-900 pages, état des choses qui rime mal avec les hypothèses et les résultats des recherches actuelles.

Quel est le statut et la pratique de la traduction comme activité dans l'enseignement supérieur des langues ? Dans leurs contributions, Cecilia Alvstad, Elisabeth Bladh, Olof Eriksson et Mårten Ramnäs abordent cette question sous plusieurs aspects : la traduction comme outil pédagogique (Ramnäs), comme sujet d'analyse pour des mémoires (Eriksson) et en tant que domaine de recherches en langues romanes (Alvstad/Bladh).

Dans les trois textes qui ferment la troisième section de l'antologie sont présentés et discutées par des enseignants de Högskolan Dalarna (« l'Université de Dalécarlie »), des manières de travailler qui se distinguent de façon notable de l'enseignement traditionnel :

D'abord, le passage d'un enseignement basé sur la présence physique, au campus, des étudiants comme des professeurs, sous forme de cours et de séminaires traditionnels, à un travail à distance et uniquement bâti sur la Toile, en ligne et en temps réel. Dans sa contribution, Charlotte Lindgren rend compte des idées philosophico-pédagogiques qui sous-tendent cette conception, comme les courants constructivistes et socio-culturalistes et l'importance, pour l'apprentissage, de l'interaction et la collaboration des étudiants. Elle fait aussi part d'une enquête effectuée auprès d'une dizaine d'enseignants pratiquant cette méthode, tous positifs vis-à-vis cette manière de travailler, sans pour autant obnubiler le fait qu'elle demande beaucoup plus de travail que l'enseignement traditionnel au campus.

Monika Stridfeldt, elle, développe en détail le travail sur la compétence orale dans la classe virtuelle, et dans ce qu'on appelle la « classe inversée » (« *flipped classroom* »). La structure de ce travail est constituée par d'une part la « plateforme d'apprentissage », c'est-à-dire la base avec ses cours enregistrés, des documents, des exercices et des liens pointant vers divers sites du Web ; d'autre part le forum conversationnel numérique, où se pratiquent, en ligne et en temps réel, les activités des étudiants et des enseignants, comme d'ailleurs aussi une partie de l'examen, partie qui est complétée par également des devoirs écrits. Stridfeldt termine en rendant compte des évaluations de la part des étudiants, qui en grande partie apprécient beaucoup ce mode de travail et peut-être surtout l'interaction et le *feed-back* entre les étudiants.

Mattias Aronsson présente un autre projet pédagogique pionnier, mené pendant quatre semestres à Högskolan Dalarna et qui vise à atteindre, dans un cours de littérature française du premier semestre, certains des objectifs d'apprentissage escomptés : l'utilisation de ce qu'on appelle la « fanfiction ». Cette méthode, utilisant comme la précédente le Web, se base sur les théories de « communautés d'apprentissage informelles » et d'« apprentissage collaboratif ». Prenant comme point de départ un des textes littéraires étudiés, on demande aux étudiants de

concevoir un court texte de fiction complétant ou développant une partie ou un thème du texte en question. Ces productions de textes sont par la suite téléchargées sur le forum du cours et soumis au *peer feed-back* des autres participants. Aronsson est d'avis que la méthode rend possible, en combinaison avec d'autres éléments d'examen, d'atteindre de manière satisfaisante des objectifs du cours comme la compréhension et l'interprétation de textes littéraires, la maîtrise orale et écrite du vocabulaire, une relative autonomie pour l'étudiant ainsi qu'un certain niveau d'auto-réflexion sur l'apprentissage.

Dans les réflexions synthétisantes qui terminent l'ouvrage, Andreas Romeborn se joint aux contributeurs – p.ex. Larsson, Sundell, Forsberg-Lundell – qui prônent le maintien de l'unité, dans le cadre institutionnel et organisationnel des départements, des sciences linguistique et de la littérature. Et pourquoi pas, se demande-t-il, une nouvelle école doctorale, nationale ou locale, en langues romanes, avec des cours communs suivis par tous les doctorants ?

\*

Ce volume, avec ses contributions couvrant de nombreux aspects, historiques et contemporains/descriptifs, de la romanistique en Suède, doit être lu par tous ceux et toutes celles qui tiennent à s'en informer.

Mats Forsgren